W376
Fm.3.4410
ver. 1 b
Le proposal. coute 10.ff en 1.e de reliure.
Case
Fic
22510

LANTERNE

MAGIQUE NATIONALE.

THE NEWBERRY LIBRARY
t. 1.r

Tombeau des Aristocrates.

Mort, si la foudre échappe de tes mains,
Que ce soit pour punir nos Prêtres et nos Mages.

Dorat

LANTERNE

MAGIQUE NATIONALE.

La voici, la voilà, messieurs, mesdames, la lanterne magique nationale, la piece vraiment curieuse. Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu, ce que l'aurore de la liberté seule pouvoit produire, le despotisme et l'aristocratie, le despote et les aristocrates, traités par la *nation*, comme le diable l'a été autrefois par le bienheureux Saint Michel. Vous verrez les guerriers citoyens, les citoyens guerriers, les héros de la Bastille, les troupes légères des fauxbourgs Saint-Antoine et Saint-Marcel, les chasseurs des barrieres, les capucins travestis en sapeurs, les dames de la nation, et les nones défroquées, et toute l'armée patriotique, et l'illustre coupe-tête, et le bon duc d'Orléans, et le châtelet, et la lanterne, et toutes les merveilles de la révolution. Enfin vous allez voir ce que vous allez voir, la vue n'en coûte rien; on rend l'argent

aux mécontens, et nous payons à bureaux ouverts, comme la caisse d'escompte payera au mois de juillet.

Bonum principium facit bonam finem.

Vous n'entendez pas le latin, ni moi non plus; mais un chanoine de mes parens, à qui on a tout ôté, excepté sa science, m'a dit que cela vouloit dire, qu'en commençant bien on finissoit de même.

Ecoutez : primo d'abord.

La généalogie de notre-dame l'assemblée nationale, et sa chere fille la constitution.

Necker engendra les emprunts viagers, les emprunts viagers engendrerent le déficit, le déficit engendra Calonne, Calonne engendra les notables, les notables engendrèrent l'archevêque de Sens, l'archevêque de Sens engendra la cour pléniere, la cour pléniere engendra le mécontentement, le mécontentement engendra Necker, Necker engendra la double représentation, et la nouvelle convocation, qui engendrèrent les curés et les avocats, qui engendrèrent l'assemblée nationale, qui engendra la prétendue constitution, et la prétendue constitution engendra l'anéantissement des revenus et

la banqueroute, le papier-monnoie, et la ruine du royaume, la destruction de la noblesse, du clergé et des parlemens, et la prison du roi : ces derniers rejetons, enfans parricides, pourront bien assassiner leur mere.

Vous allez voir ensuite un conseil préparatoire, tenu chez M. le directeur général des finances; c'étoit le principal laboratoire de la révolution.

Et voilà le bon N....r; le voyez-vous au milieu de son conseil secret qui prépare la constitution : remarquez la maréchale de B....u cette auguste femme qui gouverne l'académie. A sa droite est C.....t et à sa gauche Harpula. Voyez vous cette sœur du pot qui remue la tête comme un pantin; elle ressemble à son auguste époux; elle paroît quelque chose quand elle représente dans un fauteuil; elle n'est plus rien quand il faut marcher. Voyez l'ambassadrice boutonnée : on voit qu'elle médite l'oraison jaculatoire, qu'elle se dit à elle-même, *qu'il s'épuise, qu'il m'enleve aux cieux, qu'il me laisse tomber.*

Le grand homme redresse son menton : il va parler; écoutez : je ne suis pas revenu ici pour être baloté par les cabales, on sait que moi

seul je puis sauver l'état ; on connoît ma supériorité sur le reste des hommes : je n'ai plus de gloire à désirer, j'en regorge, (et voyez le balon qui s'enfle) ; mais il me faut du pouvoir ; il faut me nommer dictateur ou au moins ministre national ; tel est mon plan.

Voyez Harpula qui se mouche, tousse, crache, se redresse ; et croyant s'être donné un air important, va débiter, avec emphase, de mauvais vers. C'est-là ce qu'il appelle le langage des dieux ; dans sa bouche, c'est celui de la suffisance et de la déraison, il offre, pour la révolution, tous les faiseurs d'énigmes, de chansons et de madrigaux. Cela ne laissera pas que de faire une troupe brillante.

Regardez le grand C..... ; il va recruter l'armée de Harpula ; il offre trois millions de philosophes, avocats, procureurs, clercs de notaire, garçons marchands, curés à portion congrue, capitalistes, usuriers, et les femmes pour qui la philosophie est si commode, et qui donneront leurs maris, et les negres pour qui il demandera la liberté, quand ses amis auront vendu leurs habitations ; c'est tout ce qu'il peut faire pour la bonne cause ; ils ne demandent, l'un et l'autre, pour récompense, que de l'argent et des honneurs.

Ecoutez la maréchale, qui, avec un grand apprêt de modestie, dit:

« Je suis comme madame j'Offrin, je n'ai à vous offrir que mes bêtes et M. le maréchal; mais je donnerai à dîner aux philosophes et aux poëtes, à condition que j'aurai l'air de diriger la machine, et qu'on donnera à mon mari une place dans le conseil, une place qui soit bien insignifiante, bien à sa portée ».

A quoi le grand N..... répond:

« Vos dîners, madame, nous seront fort utiles; c'est comme cela que j'ai commencé ma réputation ».

Considérez, madame N..... qui appuie l'opinion de son vertueux époux.

Et moi, ajoute-t-elle, je vous promets les protestans; j'ai des correspondances secretes dans toute la France. Je la souleverai depuis Quimper jusqu'à Marseille.

« Croyez-vous », s'écrie l'ambassadrice avec énergie, « que je ne servirai de rien, que je ne me démenerai pas dans tout ceci, que je resterai à rien faire ! Ce n'est pas là mon compte.

Je publierai des livres, on ne les lira pas; je montrerai ma physionomie, on ne la regardera pas; mais je ferai des avances, et je réussirai. Je me charge des nobles, je les renverrai au tiers;

après les avoir régénérés, j'en ferai des roturiers en les purifiant dans ma piscine; et si je ne fais pas marcher droit les boiteux, ce ne sera pas faute de travailler à les redresser (1). Je ne demande rien ni pour moi, ni pour M. l'ambassadeur, je le ferai ce qu'il doit être; et quant à moi, je me paierai par mes mains ».

Premier changement de décoration.

Voyez, messieurs, mesdames, un secrétaire qui vient avertir M. le directeur général qu'il est attendu dans son cabinet; le conseil se leve; madame la maréchale prend le bras de la Harpe pour se rendre à l'académie; madame l'ambassadrice est attendue dans son boudoir; il n'est jamais vacant; la maman se rend à son hôpital. Tout est compensation dans le monde.

Second changement.

Nous voici dans le cabinet de M. N....., voyez le petit ministre R...., d qui se redresse, le prélat d'A....., au front calme, au tein

(1) Voyez M. l'évêque d'A.....

fleuri qui écoute, et le rabin E..... y qui pérore; l'arrivée du ministre interrompt leur conversation; et voyez le grand homme qui leve les yeux au ciel, et s'écrie avec un enthousiasme vraiment national : l'heureux jour est enfin venu où la France, régénérée par mes soins et les vôtres, va devenir le pays d'Eldorado, notre rassemblement est l'image de l'union qui va régner dans cette heureuse contrée; voyez le prélat qui sourit, le circoncis, qui écoute la bouche béante, et R.....d qui se gonfle; on annonce l'académicien T.....t et le jeune héros L.....h. Paris sera à nous, dit l'un; l'armée nous servira, dit l'autre; écoutez-les tous parlant à-la-fois; ils ne s'entendent plus, ni moi non plus.

Passons à la convocation des états-généraux.

Troisieme changement.

Voyez ces hérauts d'armes montés sur des chevaux blancs, chargés de galons, trompettes en bouche, bas de soie bien tirés; ils annoncent la procession générale des états-généraux; voyez les enfans qui crient, les femmes qui regardent; les troupes qui rangent, et le peuple qui admire.

Quatrieme changement.

Le grand jour est arrivé, les rues sont tapissées, tout Paris est aux fenêtres de Versailles, le chemin est bordé de soldats, non encore nationaux, c'est-à-dire de gardes-françoises, les places sont louées douze francs. Un peu d'attention; la marche commence. Voyez d'abord les récolets et autres moines et confrairies; c'est la tête de la procession; le roi, la reine et la famille royale en formeront la queue; pouvoit-on prévoir que le milieu, c'est-à-dire nosseigneurs, détruiroient pendant leur session les deux extrêmes. (*Treve à mes réflexions, elles n'ont pas le sens commun*). Voyons défiler nosseigneurs. Voilà d'abord messieurs les députés du *tiers*, je veux dire des *communes*; et non, c'est de la *nation* qu'il faut dire, n'est-ce pas? (Mais alors ils étoient du *tiers;*) voyez-les en petits manteaux, en cravates, ils ont l'air d'abbés déguisés, c'est pour détruire jusqu'au costume qu'ils ont depuis si bien traité le clergé.

Considérez les deux paysans Bretons, le front chauve du bon Gerard, son costume de métairie, et l'habillement bisarre de Corentin

le Floch; ils ont l'air bonnes gens : il ne faudra pas moins que toutes les suggestions perfides et la scélératesse combinée de leurs collégues pour en faire des enragés, et les mettre en action; (*mais chut ! le comité des recherches a des espions par-tout et le châtelet est à ses ordres*). C'est ici, messieurs, que je réclame plus particulierement son attention. Voyez comme le peuple applaudit : c'est le grand comte de Mirabeau; admirez sa frisure, la mieux soignée de toutes; l'air content de lui-même, qui le caractérise; il sourit à ses approbateurs, il leur rendra en motions les bienfaits dont ils veulent bien le combler. Il cause avec M. Bouche son collégue; c'est une contenance, et les applaudissemens redoublent : ils l'accompagneront jusqu'à l'église de Saint-Louis; laissons-le aller sur les aîles de sa gloire; et voyons ces paremens aristocrates, ces vestes de drap d'or, ces chapeaux surmontés de plumes; tous ces paons se pavanent : laissez-les faire, on leur rognera les plumes. Regardez le prince par excellence, le bon Philippe d'Orléans, le pere du peuple, il s'est mis à son rang de bailliage; voyez avec quelle facilité il a descendu le premier échelon de la grandeur; laissez-le marcher, il sera bientôt à la hauteur des habitans des faux-

bourgs dont il aura incessamment l'occasion de se servir. Regardez avec admiration le grand la Fayette; regardez sa contenance modeste, son souris gracieux ; auroit-on cru alors que dans six mois il seroit le général de ce peuple qui le regardoit à peine; c'est cependant lui qui le conduit aujourd'hui comme un cocher mene son maître. Il passe devant, mais il prend l'ordre ; voyez tous ces ducs bardés de cordons et de ridicules; ils paroissoient beaucoup ici; belle montre et peu d'effet.

Nous voilà enfin arrivés au clergé. Voyez ces curés à portion congrue ; on les appelle aujourd'hui les dignes pasteurs, on les appellera bientôt des calotins.

On leur promettra beaucoup, car on aura besoin d'eux ; tiendra qui pourra, *ce ne sont pas nos affaires*. Voyez parmi eux quelques moines de toutes couleurs, cela détruit la monotomie de l'uniformité ; mais réservez toute votre admiration pour les prélats, leurs rochers de dentelles, leurs robes de pourpre : voyez le jeune prélat d'Autun qui ne marche pas droit; voilà comme il se conduira aux états-généraux. Considérez un grouppe de gens qui l'applaudissent, c'est un rassemblement d'usuriers et

d'agioteurs qui comptent sur lui ; il ne trompera pas leur espoir. Enfans d'Israël ! voyez votre soutien. Regardez le respectable cardinal de la Rochefoucault, ses cheveux blancs et sa barette, il a l'air d'un patriarche qui conduit et préside la procession ; mais il sera bientôt confondu, poursuivi, anéanti : il est cependant encore plus honnête que sa physionomie, et c'est beaucoup dire.

Voyez à la suite de nos futurs législateurs, la famille royale à pied ; c'est l'emblême de la position où on la laissera. Nous avions alors un roi et une reine. Voyez l'air de bonté qui caractérise le monarque, la noblesse et les graces dont la nature a paré notre souveraine ; l'abandon populaire de Monsieur, frere de notre roi, l'aimable légéreté de M. le comte d'Artois. Voyez les Condé, les Conti, les Angoulême, les Berri, et regardez-les bien ; car bientôt vous ne les verrez plus. Considérez les Princesses et leurs dames-datours, et les carrosses de parade et les chevaux panachés ; voyez les pages et les valets de pieds, et les gardes-du-corps et les cent-suisses en habits d'arlequin, qui escortent tout cela ; et tout cela va en pélerinage pour demander au Saint-Esprit qu'il descende sur les futurs législateurs. Ce sont du tems et des pas

perdus, le Saint-Esprit ne s'en mêlera pas; mais bien le diable avec ses cornes.

Cinquieme changement.

Nous voici transportés dans l'église de Saint Louis, on a de la peine à ranger tous les députés, ils commencent déjà à tenir bien de la place; voyez tous les soins que se donnent messieurs les maîtres des cérémonies et leurs aides-de-camp, enfin, voilà tout le monde à-peu-près placé. Voyez le petit évêque de Nancy, qui pérore, et tout le monde qui écoute, et le comte de Mirabeau qui prend des notes; c'est la base de son courier de Provence: et l'évêque qu'on applaudit, et la messe chantée par la musique du roi, et chacun qui s'en va. (*Allons-nous-en les gens des noces, allons nous-en chacun chez nous*).

Sixieme changement.

Voici la grande ouverture des états-généraux; voyez la salle des menus, aggrandie, annoblie par sa destination, les travées ont été remplies dès la pointe du jour, de ce que

la cour et la ville offrent de plus brillant. Regardez le trône, les bancs des ministres, à droite messieurs du clergé ; à gauche la noblesse et vis-à-vis, la future *nation*. Le roi arrive ; et on applaudit, on porte devant lui l'épée de Charlemagne ; belle inutilité ! la famille royale se place, le grand N....r s'avance ; il leve les yeux au ciel, il va nous lire un mémoire qui quoi, qu'un simple apperçu, durera quatre heures ; vous l'avez entendu une fois ; c'est bien assez. Passons à d'autres.

Septieme changement.

Voici la salle du clergé. Voyez le bon vieux cardinal qu'on a élu président. Voyez les prélats et les curés qui sont en présence. Regardez l'évêque d'A.... et l'archevêque de B..... qui intriguent. Entendez vous le son des louis qui se comptent : L'air bienfaiteur des deux prélats qui payent, ou plutôt distribuent, la figure reconnoissante des curés qui reçoivent, et l'air de premiers pris des autres évêques. Tout royaume divisé sera détruit, dit l'écriture ; le clergé subira la loi commune

Huitieme changement.

Passons à la chambre de la noblesse. Le président sonne, j'apperçois une très-grande majorité; celle des gens foibles : quelques chevaliers français d'un côté, et de l'autre, quelques esprits brouillons et méchans, qui bientôt quitteront et trahiront leur ordre; l'intérêt ou la crainte les guide presque tous. Regardez le duc d'Orléans, chef de cette derniere minorité, il est là comme par-tout ailleurs, en mauvaise compagnie; c'est affaire d'habitude.

Neuvieme changement.

Mais venons aux grandes marionnettes, à la salle du tiers; c'est un spectacle de nouvelle création. Deux milles spectateurs occupent le pourtour de la salle. Mirabeau n'est pas encore écouté, quoiqu'il parle beaucoup. Malouet est déjà aristocratisé. Rabaud métaphysique sur la pointe d'une aiguille. L'abbé Sieyes prépare la révolution. Bailly sonne, il est bien éloigné de lire dans les astres, auxquels il rêve, sa très-prochaine élévation. Chapelier guette le moment favorable; il viendra, et le fin matois

saura

saura le mettre à profit. Mais ce n'est rien que de les montrer, il faudroit les faire parler, & cela n'est pas en mon pouvoir; & si j'en avois les moyens, je le ferois, j'espere, parler mieux qu'ils n'ont fait. Voyons une séance de commissaires conciliateurs. —

Dixieme changement.

Voyez-les rassemblés chez le garde-des-sceaux, chacun a député ses plus déliés; ils se guettent, ils cherchent à se deviner; le clergé finasse, la noblesse se met en avant, & le tiers à cheval sur sa force d'inertie, ne porte que des demi-bottes. Le ministre des finances alimente la discorde. Ils feront de l'eau toute claire.

Nous voici au 23 juin, grande journée.

Premier changement.

Un grand événement se prépare; les portes du grand Bazar sont fermées. Voyez-vous l'illustre Bailly qui se présente, les soldats le repoussent; le voilà lancé comme une balle dans le jeu de paume, tous ses adhérens vont y faire avec lui une grande partie. Voyez

comme ils vont servir la noblesse sur les toits ; ils ont déjà bisqué sur elle, ils ne tarderont pas à avoir avantage. Admirez comme tous ont frisé la corde, ils vont jurer de ne se désunir jamais ; les anciens juroient par le Styx, par la barque à Caron ; eux prêtent serment sur la corde du bac qui a servi pour le passage de leur pere; enfin se leve le jour qui devoit être l'aurore du bonheur de la France. Voyez-vous l'ordre qui regne partout, le temple est ouvert, chacun prend sa place. Voyez ce chevalier qui se présente. C'est Paporet, secrétaire du roi. Examinez comme il fait bien le mort ; c'est qu'il l'est tout-à-fait. Un secrétaire du roi qui meurt dans ce moment, quel présage ! C'est la noblesse étouffée dans son berceau ; c'est la plume désséchée, le roi n'aura plus d'ordres à donner (Mais je vous dispense de mes réflexions, suivons les événemens). Ce gros pere qui se présente, c'est bien un pere, il est environné de sa famille ; *c'étoit le roi.* Les ministres l'entourent. Vous cherchez le grand génie de la finance, il n'y est pas. C'est lui qui a tout fait, qui conduit tout ; mais les marionnettes ne jouent bien qu'autant qu'on n'en voit pas le fil, il est derriere

la toile ; si la piece réussit, il s'en avouera l'auteur, sinon..... n'anticipons pas : bon peuple, soyez à présent toute oreille. Ecoutez bien le discours touchant de votre monarque ; abolitions de taille, de la corvée, de la gabelle ; rapprochez les dates, c'est le 23 juin. Tout cela est encore à faire. A qui la faute ? C'est ce que vous allez savoir : Le roi presse ses peuples d'être heureux ; il attendrit tous les cœurs ; ils vont sans doute tomber à ses genoux ; la moitié de la salle est prête à s'y jetter, l'autre reste inébranlable ; le roi se retire, la noblesse, son clergé l'accompagnent, le peuple l'applaudit ; c'est le moment de le publier le pere de la France. Ce titre vaudroit bien celui de *restaurateur*. Arrivez avec lui chez la reine ; voyez-vous le dauphin remis entre les bras de la noblesse, qui jure aussi à son tour de le conserver à la nation. Il faut retourner à la salle ; la loyauté & la franchise n'y sont plus ; admirez comme en un moment la pompe la plus imposante a été convertie en un spectacle hideux, la colere a remplacé l'attendrissement ; un mot de l'abbé Sieyes a tout changé. Par ce plan, a-t-il dit, le bonheur du peuple est assuré ; & ce n'est pas

par nous, il vaut mieux qu'il ne le soit pas; déjà il n'y auroit plus besoin d'états-généraux; & que deviendront les plans du duc d'Orléans, les espérances de mon parti. Ne perdons pas de temps; il est encore une ressource, Necker a la faveur du peuple; c'est bien lui qui a fait la déclaration; n'importe, pour peu qu'on ait transposé une virgule, il aura le droit de se plaindre. A ces mots la horde s'ébranle; voyez-vous le bataillon qu'elle forme, elle se transporte chez le génie; il ne s'y trouve pas.

Second changement.

Voyez le grand Necker, il descend du château, & pour dérober sa modestie aux empressemens des cuistres du château & des harangeres de Versailles, il descend par la cour de marbre, & se rend à pied chez lui, faisant tête à tous les signes d'approbation de la canaille. Voyez tous ces messieurs de la nation qui se répandent dans Versailles, portant des transparens sur lesquels est écrit: vive Necker, le pere de la patrie, & tous les polissons crient: c'est un essai d'insurrection dont on aura lieu d'être content.

Troisieme changement.

Transportez-vous au palais-royal, vous y

verrez des orateurs qui montent sur des chaises & se font entendre sans sonnettes. Voyez les prisonniers de l'abbaye qu'on a mis en fourriere dans un des hôtels garnis du palais. Remarquez les grouppes, les cafés remplis de têtes exaltées, c'est le génie de la licence (de la liberté, je veux dire), qui s'est emparé de toutes les têtes. Voyons ce qu'il va produire.

Quatrième changement.

Retournons à l'assemblée, voyons l'évêque d'Autun qui soutient que le serment des députés est nul, il le prend pour le vœu de chasteté, & l'abbé Sieyes qui propose de permettre le divorce & le mariage des prêtres. Il espere se conjoindre à mademoiselle Theroigne, quand elle aura divorcé avec M. Populus; il se trompe, on connoît la fidélité de ces deux tourtereaux; mais on dit que madame de S...l pourroit bien l'épouser en trentieme noce.

Cinquieme changement.

Voyez-vous cette déesse pâle & tremblante, qui s'appelle la peur; elle vole à tire-d'aîles de Paris à Versailles, & de Ver-

sailles à Paris : la voyez-vous qui dit tout bas à des députés, votre mort est résolue, vous êtes proscrits au palais-royal, vous serez égorgés, brûlés vifs ; vos cendres seront jettées au vent, & puis vous serez pendus ; voyez comme on croit tout ce qu'elle dit, comme on va se ranger parmi le tiers, comme on demande des passe-ports ; & voyez-vous le comte de Mirabeau qui s'applaudit de ses succès ; la déesse est son émissaire : c'est lui qui l'expédie à ces messieurs ; cet honnête homme ressemble au lievre qui fait peur aux grenouilles ; il en est étonné lui-même : voyez-vous la déesse qui porte l'alarme dans le château.

Tout est perdu, dit-elle, tout Paris est soulevé ; il y a six cens mille hommes sous les armes ; ils ont des piques d'une longueur... & des couteaux de chasse afilés : votre armée & vos baïonetes ne peuvent vous défendre ; il faut céder.

La voyez-vous qui retourne à Paris, & qui dit aux bourgeois : ah ! malheureux ? vous allez être exterminés. J'ai vu ces Suisses ; ce sont des diables : les hussards sont des antropophages. Il y a une artillerie formidable, & j'ai vu les grils avec lesquels on fait

rougir les boulets : on a caché les petits-suisses dans les carrieres du fauxbourg Saint-Jacques; on a miné le fauxbourg Saint-Germain; on va faire sauter la riviere, & mettre le feu à la ville : vous serez tous grillés, noyés, pourfendus & emportés par les boulets de canon. Il n'y a que M. le marquis de la Villette qui obtiendra la grace de n'être qu'empalé.

Voyez-vous le buste de M. Necker, & celui de M. le duc d'Orléans qu'on promene. Les deux font la paire : entendez-vous les calomnies contre un bon roi & une reine charmante, & les éloges qu'on donne au vil écuyer de la *boufonne :* entendez-vous les brigands qui crient : Vive Louis XVI, & les sots qui sont bien contens, & les honnêtes gens qui gémissent & s'enfuient.

Voyez-vous comme le peuple veut faire du premier un maire du palais, & du second un protecteur. Voyez-vous comme les bons patriotes s'attroupent.

Sixieme changement.

Montons à l'hôtel-de-ville.

Voyez-vous, messieurs, mesdames, la grande municipalité, composée de MM. les électeurs, qui n'ont plus rien à élire, qui

sont-là sans savoir pourquoi. Voyez-vous ce peuple qui est assemblé à la place de greve. Voyez-vous ces hommes qui courent, qui parlent, qui excitent messieurs les piquiers du fauxbourg Saint-Antoine & du fauxbourg Saint-Marcel.

Voyez-vous ce postillon habillé de rouge, qui arrive de Versailles au grand galop : gare, gare, & voilà le postillon qui monte à la ville, & qui dit aux municipaux : il n'y a pas de tems à perdre ; il faut faire arrêter tous les aristocrates, nobles, prêtres, femmes & filles, & les mener au palais-royal.

Voyez-vous ces municipaux qui lui demandent comme il se nomme, & s'il s'appelle Saint-Barthelemy, qui s'informent quel est celui qui l'envoie, & il ne le dira pas ; & voyez vous qu'il est habillé comme un valet, & qu'il parle comme un gros monsieur.

Et voyez-vous Bertier & Foulon qu'on amene ; & voyez-vous comme de braves gens qui sont là animent le peuple ; il va les tuer tout de suite, tout de suite.

Et voyez-vous comme on les tue, comme on les déchire, comme le bon peuple est bien content, & les braves encore plus. On porte le cœur de Bertier à l'hôtel-de-ville, &

le Français, tigre & singe, chante dans la place de greve : *Ils n'est point de fête quand le cœur n'en est pas.*

Septieme changement.

Voyez-vous Necker le sage, Necker le vertueux, Necker le grand homme, Necker le dieu, Necker le charlatan, qui revient de Suisse, & qui arrive à l'hôtel-de-ville : entendez-vous qu'il demande la grace du baron de Bezenval. Il ne sait pas que quand on est assez puissant pour obtenir la grace de son ami, il ne faut demander que son jugement.

Voyez le maire qui vient d'arriver de la lune, & les électeurs qui se sont fait municipaux ; voyez-vous tous ces habiles gens qui savent leur *pater* sur le bout du doigt. Ils s'écrient : *Fiat volontas tua, & sanctificetur nomen tuum.* Voyez-vous le ministre qui se rengorge, & qui s'en va.

Et les districts qui s'assemblent, & qui crient, & qui heurlent, & qui raisonnent comme des districts : « point de grace, nous ne » voulons point de grace, ce baron est un » aristocrate ; il faut qu'il soit jugé, il faut » qu'il soit pendu. Necker se moque de » nous ; c'est un autre aristocrate ; qu'il

» prenne garde à lui, nous pourrions bien » envoyer ce dieu à la lanterne ».

Et voyez-vous Necker dans la consternation; il n'a pas réussi, il est attéré, & depuis ce jour-la, le grand homme n'a plus été qu'un pauvre homme : *Sic transit gloria mundi.*

Huitième changement.

Voyez l'assemblée nationale assaillie par les femmes & les piquiers; ils se fachent contre les gens qui ne leur disent rien, & sourient au comte de Mirabeau qui se fâche contr'eux.

Neuvieme changement.

Voyez le château de Versailles, & il est encore nuit, & les femmes & les piquiers y pénetrent; & voyez-vous ce garde-du-corps qui est à la porte de l'appartement de la reine; & voyez-vous comme ils le frappent à coups de massue, comme ils l'abattent, comme ils le traînent pour lui couper le col; & voyez-vous son camarade qui vient à son secours, & le peuple qui s'élance sur lui, qui lui arrache son mousquet, & lui en donne un coup sur la tête, & lui enfonce le crâne.

Remarquez bien comme la porte de la reine est enfoncée, comme les femmes & les amazones percent son lit à coups de piques, et voyez-vous les braves gens qui se trouvent là, & qui excitent les amazones. Remarquez là-bas cette belle femme qui s'enfuit en chemise, qui se sauve auprès de son époux ; elle tremble, mais pour son fils ; elle ne tremble pas pour elle : son regard est encore fier, on reconnoît encore la fille de Marie-Thérèse & la reine des Français, & c'est son peuple qui la poursuit ; & voyez-vous Monsieur de la Fayette qui fait semblant de dormir tranquillement dans son lit ; le voyez-vous, il ronfle les yeux ouverts.

Frémissez, Français, voyez votre roi qu'on entraîne dans sa capitale : ses gardes sont désarmés, ils marchent à pied au milieu de leurs assassins ; leurs étendards sont renversés ; un train d'artillerie précède sa voiture, un autre la suit : des femmes ivres de liqueurs fortes & de sang, sont à cheval sur les canons ; une nombreuse cavalerie ferme la marche ; la figure du monarque porte l'empreinte de son caractère ; elle est l'emblême de son ame, elle est calme & bonne ; s'il gémit, c'est sur l'égarement momentané de son malheureux peu-

ple : son auguste compagne, supérieure aux événemens, semble les maîtriser par son courage.

Et leur plus jeune fils à qui les destinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut aux murs de Paris conduit avec sa sœur.

Et voilà le roi & sa famille prisonniers dans la bonne ville de Paris ; si je pouvois les en tirer, ils n'y seroient pas long-tems : passons à quelque chose de plus gai.

Dixième changement.

Vous allez voir ce que vous allez voir. Remarquez-vous ce héros de l'autre monde, le grand la F.....e, le futur connétable ; reconnoissez-le à sa longue figure, à sa mine blême, à son col roide. On lit son caractère dans ses yeux, dans ses traits. Ce guerrier municipal a la physionomie d'un mouton ; le voyez-vous haranguer son armée.

» Citoyens-soldats & soldats-citoyens, conquérans de Versailles, héros de la liberté, & pour tout dire enfin, fiers enfans de Paris,

tremblez, tremblez toujours, la crainte est le salut des armées : vous êtes plus de trente mille, vous avez cent pieces de canons; vous ne voyez point d'ennemis; n'importe, tremblez toujours, l'odieux aristocrate habite dans vos murs; sa tête jadis altiere se courbe devant vous; mais d'un instant à l'autre, elle peut se relever, songez à cette foule ennemie de courtisans & de conseillers, de prêtres & de nones, de moines & de chanoines, ils conspirent contre vous dans l'ombre du mystere. Voyez-les, voyez vos farouches ennemis pour vous mieux attraper : incendiant leurs châteaux, tremblez donc; & si ce n'est pour vous, tremblez du moins pour moi, ma mort est arrêtée. Une main homicide, Favras, avec cent louis le traître s'en alloit marchandant une main parricide, j'allois périr quand l'honnête Morel & le grand Turcati ont préservé mes jours. Si le sort m'évita de périr par Favras, peut-être il me réserve de finir comme lui; si ce malheur arrive, si je dois succomber, on vous présentera ma chemise sanglante & mon pourpoint percé ».

« Vous pleurez, chers amis, ah ! calmez vos douleurs, séchez, séchez vos larmes !

J'ai fait mon testament ; j'ai nommé le héros qui doit me succéder. Je ne vous oublie pas, je vous légue mes craintes, mes frayeurs perpétuelles ; c'est le plus beau présent que je puisse vous faire ».

« Oui, mes enfans, oui, mes braves soldats, il faut trembler, il faut trembler, il faut trembler toujours ». Voyez, Messieurs, ce nombreux auditoire, & les bourgeois qui pleurent & les soldats qui rient.

Onzieme changement.

Voyez-vous ce grand homme instruisant ses officiers dans cet art de la guerre qu'ils ne pratiqueront pas. Voyez-le, il leur explique la machine de Guillotin.

Douzieme changement.

Voyez notre héros dans les Champs-Elysées ; deux cents soldats audacieux insurgens prétendent à la médaille ; il le sait, il se hâte : les dispositions sont faites, les ordres sont donnés.

Quatre mille fantassins & mille cavaliers ont entouré deux cents hommes sans armes,

les escadrons s'ébranlent; on voit éclater sur leur front & l'amour de la paix & l'horreur des combats. Ils partent cependant, ils volent aux dangers ; les ennemis sont à genoux pour demander quartier : on les prend ; le général commande ; ils sont déshabillés ; & le cul presque nud, ils sont tous enchaînés. Les vainqueurs triomphans les menent à Saint-Denis.

Treizième changement.

Voyez-vous messieurs les députés, les voyez-vous qui tiennent la carte de la France, & qui la déchirent par petits morceaux, & qui écrivent dessus : *départemens*, *districts*, *cantons* ; & c'est ainsi qu'on régénère un royaume en le mettant en pieces.

Quatorzième changement.

Et voyez-vous les oiseaux auxquels on a permis de se promener sur les bâtons de leur volière. Voyez le roi & la reine qui vont à Notre-Dame, aux Enfans-Trouvés, à St. Germain-de-l'Auxerrois, au fauxbourg Saint-Antoine ; mais ils sont bien veillés : les éperviers sont autour de la cage ;

regardez-les, ils ne les perdent pas de vue.

Quinzieme changement.

Faites attention à ce grand jour du 4 février; voyez le roi qui se rend à la salle du manège pour épouser la constitution; il faut espérer que l'assemblée prononcera bientôt le divorce; écoutez son discours. Le langage ambigu du Genevois Necker pouvoit-il convenir à la bouche vertueuse du monarque françois. Regardez les députés, leurs sentimens se peignent sur leurs physionomies; les uns frémissent de rage, les autres pleurent, le grand nombre applaudit, & le roi sort, & l'on se met à jurer, & l'on admet au serment les femmes, les écoliers, les moines, les soldats, les religieuses, & c'est une maladie qui gagne les districts, & toutes les mains sont en actions; mettez les vôtres dans vos poches: car il n'y a pas de sûreté.

Seizieme changement.

Et voyez la procession de l'assemblée nationale du 14 fév. C'est la seconde, elle est un peu différente de la premiere; plus de panaches,

naches, plus d'or, plus de pourpre, tout le monde est déshabillé. C'est l'effet de la déclaration des droits de l'homme; ils sont tous égaux. Robespierre est l'égal du chevalier de Boufflers, comme Bouche l'est de l'anus, on ne les applaudit pas, et ils en enragent : on se contente de les admirer; ils vont encore jurer à Notre-Dame. Ils auront beau multiplier leurs jurements ; la somme n'équivaudra jamais à celle des juremens qu'on fait contre eux.

Dix-septieme changement.

Je vais vous donner une représentation de l'assemblée nationale. Admirez la dignité de cette auguste assemblée. Voyez-vous M. Desmeuniers, décrétant après une longue discussion, qu'on ouvrira une fenêtre. Ceux qui ont froid demandent la question préalable : d'autres qui veulent qu'on n'en ouvre que la moitié, reclament la division. Voyez à la même place, M. Rabaud annonçant à l'assemblée qu'il a écrit *un petit billet* à M. le Garde des *sceaux*, et après une preuve douteuse, disant *qu'il va recommencer l'opération.* Regardez le côté des noirs, des aristocrates, des royalistes,

écumant de rage, parce que l'éloquent général Lameth occupe la tribune. Considérez le côté des baïs, des enragés, des républicains qui applaudit. Voyez Mademoiselle Théroigne de Méricourt, occupant la place d'honneur à la barre. Regardez les tribunes sans billets, qui gagnent leur quarante sols, en applaudissant et huant tour-à-tour : considérez la tribune des suppléans, qui est aussi enragée que le côté gauche. Ils sont bien doublés du même, comme l'habit de l'avocat Patelin. Entendez-vous un Député Auvergnat, qui dit : *l'insurrection est le plus saint des devoirs* ; un Député Champenois qui soutient que l'inquisition est le premier des actes de justice ; c'est le même qui a avancé que les troupes n'étoient autre chose que des brigands ; il est toujours énergique : entendez-vous ce Député Nantais qui dit qu'envoyer des troupes contre ceux qui dévastent et brûlent, c'est envoyer des assassins contre des assassins ; et ce Député Limousin qui dit *que le roi n'est pas libre.* On se fâche tout de bon contre celui-là, c'est qu'il a dit la vérité, et que toute vérité n'est pas bonne à dire. Ecoutez une dispute importante, la moitié de la salle dit *&*, l'autre dit *ou*, et ils sont prêts à en venir aux mains

pour la différence de la copulative à la conjonctive; c'est la scene de Figaro, cela coûte cependant 40 mille francs par jour; ont eût mieux faits de donner l'entreprise à forfait, il y eût eu plus de gain qu'à la journée.

Je ne vous mene point aux répétitions de l'assemblée nationale, aux Jacobins, à la rue basse du Rempart, aux impartiaux; vous pouvez vous donner ce petit plaisir en nature.

J'ai gardé tout ce que j'avois de plus beau pour la fin; soyez toute oreille.

Dix-huitieme changement.

Voyez madame l'Ambassadrice qui attend son mari; c'est édifiant.

Dic ô Janneta

Voles te loga larirette, *bis*

Nani ma mère

Me voli marida larirette, *bis*, etc.

La voilà en tête-à-tête avec lui; c'est du neuf.

Cela demande une explication. L'époux a conçu

des soupçons, il est le seul qui en soit là, Voyez la Sémiramis moderne qui prend un maintien majestueux. Voici ce qu'elle dit à son époux avec une dignité connue : « Lorsque je vous ai donné la main, M., je vous ai dit que je ne me croyois pas à l'abri d'une foiblesse ; mais je vous ai donné ma parole que le jour où j'aurois *le bonheur* de faillir, vous n'auriez plus aucun droit sur moi. Eh bien, monsieur, vous connoissez tout ce que vaut ma parole, soyez donc sur de moi, car je vous permets de m'approcher ». L'époux reste convaincu : tirons le rideau, la farce est jouée ; quelle diable de fantaisie. De mauvais plaisans disent que c'est une envie de femme grosse : effectivement la voilà grosse. Voyez-là, messieurs, son corset est élargi. Qu'est-ce qu'il y a de clair dans tout cela, madame l'ambassadrice ? On ignore le sexe de l'enfant et le nom du père. Le voilà qui consulte une magicienne pour connoître le père de cet enfant chéri ; car elle a lu dans les moralistes, qu'elle a beaucoup étudiés, qu'un enfant ne pouvoit avoir qu'un père. Est-ce B....e ? il seroit un monstre. Seroit-ce S....r ? Il auroit de l'esprit, mais peut de force. Louis de P.....e ? Il pueroit de démagogie. J'aimerois

assez qu'il fut de B.....t, il feroit de jolis vers, mais il seroit impartial. Le prélat d'A.....n m'auroit-il embâté d'un agioteur, ou M.....u d'un petit âne de M....i? La magicienne y perd son latin, L'enfant viendra, et il sera celui de *la nation*; c'est la plus belle et la plus sûre généalogie à laquelle il puisse prétendre.

Admirez le bonheur de sa mère; en ce siécle. où les vœux, les sermens, les paroles ont été déclarées de nulle valeur, elle est la seule qui soit restée inviolable.

Me voilà au bout de mon rolet; je ne pouvois mieux finir ma lanterne magique.

Finis honorabilis, honorabile coronat opus.

C'est encore du latin qui m'a été expliqué par mon oncle.

Est modus in rebus. dit le grand Isocrate, *c'est-à-dire, en latin, nous aimons qu'on nous grate.*

Je n'ai pas mal flatté mon monde, et si ma lanterne n'est pas celle qui éleve les aristocrates; c'est au moins celle qui immortalise les démocrates: l'une vaut bien l'autre.

En recommençant vous en reverrez tout autant: ma poitrine est aussi fêlée que vos oreilles.

393

Un verre de syrop, garçon.

Je ne ferai point danser aujourd'hui la charmante Catin, ses ressorts sont démontés; elle est comme mesdames du B...g, d'A....g et autres, elle s'est donné trop de mouvement pour la révolution.

Ce sera pour une autre fois.